

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

NOS EXILÉS POLITIQUES.

Enfin nous avons des nouvelles des exilés canadiens par la voie de la presse australienne. Un homme bien respectable, un prêtre français nommé M. Petit-Jean, en mission dans cette lointaine partie du globe, ayant fait une visite à nos compatriotes retenus à Sydney, a eu la générosité d'en faire part au public par un récit inséré dans *Australasian Chronicle*, journal publié à Sydney même, sous la date du 11 août dernier. Cette feuille nous a été communiquée par un monsieur de Montréal, ami du capitaine Morin qui la lui a adressée. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant part à notre tour du récit du digne pasteur.

Minerve.

VISITE AUX PRISONNIERS CANADIENS.

A l'Éditeur de l'*Australasian Chronicle*.

Monsieur,—Pourrais-je espérer de trouver une modeste place dans vos colonnes pour y insérer quelques lignes concernant les Canadiens exilés en cette colonie? Le nom de Canadien excite, j'en suis sûr, dans le cœur du bon peuple australien des sentiments de compassion et de sympathie.

La semaine dernière, j'ai visité les Canadiens à leurs différentes stations sur le chemin de Parramatta; je ne pourrais dire comme j'étais heureux dans mon pèlerinage; mon guide et mon compagnon était un Canadien âgé d'environ cinquante-huit ans, et qui est comme un patriarche parmi ses compatriotes. Nous marchions ensemble et fimes la route à pied, afin de se mieux conformer au caractère pastoral de ma visite et à la condition où se trouvent mes bons amis. Nous fimes joints sur la route par un petit chien qui paraît très-bien reconnaître tous les Canadiens, et qui, je crois, pourrait aussi distinguer chacun d'eux des Anglais. Partout où nous étions aperçus par des Canadiens, ils venaient à moi et m'introduisaient dans leurs humbles demeures; c'était pour moi une satisfaction extrême que de me trouver au milieu d'eux, pour leur apporter de l'espoir et des consolations, et je dois dire que j'ai eu en retour les témoignages du plus tendre amour et de la plus vive reconnaissance; ils m'offraient avec instance tout ce qu'ils pouvaient trouver pour satisfaire mes besoins. Je me suis appliqué à répandre dans leurs cœurs le baume des consolations qu'offre notre sainte religion; et ces pauvres âmes, avides de divines paroles, se sont abreuvées à longs traits dans le calice des consolations religieuses.

Quelques uns d'eux entreprirent de me dépeindre la triste situation de leurs femmes et de leurs enfans; l'un d'eux me présenta une lettre qui commençait par ces mots: "Nous sommes, Dieu merci, en bonne santé, ainsi que la petite jeune fille, qui est née trois mois après votre désolant départ;" à la lecture de cette première ligne, ce brave Canadien ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes; pouvant à peine moi-même supprimer mes soupirs, je lui dis qu'il fallait mettre la lettre de côté, et nous nous occupâmes d'un autre sujet. Nous fimes ensemble nos prières, et on répéta le symbole de la foi suivant notre sainte église catholique apostolique. J'éprouvai une sensation que je ne saurais exprimer, j'étais comme un frère avec ses frères, comme un père au milieu de ses enfans; et quand je leur fis mes adieux, j'étais affecté comme quand on se sépare de ses parens, et je croyais quitter ma famille pour la deuxième fois.

Je me rendis à Concorde, où résident bon nombre de Canadiens. Un Monsieur des plus respectables du voisinage m'offrit à souper et un lit, mais je le priai de m'excuser, préférant plutôt manger avec les Canadiens le pain de l'affliction et de l'amertume, et je m'estimai heureux d'accepter une petite chambre à coucher qu'ils m'avaient le plus industrieusement arrangée. Je dois dire que ma présence au milieu de ces braves gens était plutôt une mission qu'une visite ordinaire; ainsi nous nous occupâmes d'affaires spirituelles avec le plus grand zèle.

Ce n'est pas tout. Dimanche dernier nous eûmes une grande assemblée de Canadiens, d'abord dans la salle d'école de Ste. Marie; la conversation s'engagea comme de habitude. Ces hommes de bien (*good men*) parlèrent de leur espoir de recouvrer leur liberté, et de revoir leur pays: on conçoit combien ces infortunés exilés désirent de revoir leurs femmes et leurs enfans, et le toit paternel, et de respirer encore une fois l'air natal. Je suis sûr que le hérault qui viendra annoncer leur mise en liberté sera accueilli avec les plus vifs transports de joie. Je me rappelle ici un trait intéressant de l'histoire grecque. Les Romains n'ayant plus d'adversaires dignes d'eux que les Grecs, et après en être venus à bout en Achaïe, se rendirent maîtres de la Grèce. Les habitans, se voyant en leur pouvoir, étaient dans l'incertitude de leur condition future. Un hérault vint au milieu du peuple assemblé, an-

noncer le vœu du sénat romain. Le plus profond silence régnait, mais aussitôt que le hérault eut proclamé le mot: Liberté! tels furent les applaudissemens et les acclamations des Grecs que des corbeaux qui voltigeaient au-dessus de l'assemblée en furent étourdis et tombèrent au milieu d'eux. Mais une pareille joie n'est encore qu'une illusion, qu'un espoir pour les exilés Canadiens. Leur attention se dirigea donc sur la religion qui, offrant d'éternelles espérances, est la seule chose qu'aucune puissance extérieure ne puisse nous ravir. Je leur représentai qu'il fallait se conformer à la volonté de Dieu, et se rappeler surtout dans nos afflictions la passion sacrée de notre Seigneur bien-aimé; que la providence de Dieu veillait sur eux et que rien ne s'opérerait sans lui. Comme nous devions nous séparer d'une manière non civile, mais religieuse, nous allâmes à l'église. Là, une nouvelle exhortation leur fut adressée, ils furent invités à observer une union et une charité constantes. Deux d'entre eux qui étaient ennemis déclarés s'approchèrent, et là devant l'autel, le prêtre joignit leurs mains, et le mot *pardon* fut prononcé. Toute l'assemblée fut de nouveau invitée à prendre son mal en patience, pour l'amour de Dieu. Avant de se séparer, on se rappela la mère des affligés, et nous lui fimes la consécration de nos cœurs. Les vêpres étaient à la veille de commencer, que les confessions de ces bonnes gens étaient à peine terminées.

Je n'ajouterai qu'une réflexion: que l'arrivée des Canadiens en cette colonie est un témoignage, ajouté à tant d'autres, de l'antiquité, de l'unité et de l'universalité du culte catholique apostolique. Plus heureux que les Israélites en captivité à Babylone, les Canadiens ont trouvé de véritables frères dans les catholiques; ils pouvaient avouer la même foi, jouir des mêmes cérémonies, etc.; et ils ont trouvé des sympathies non seulement parmi les catholiques, mais, et je dois le dire au nom de ces bons Canadiens, chacun, quelque fût ses opinions religieuses, leur a prêté assistance. Je passerai sous silence les noms du Rév. évêque Polding et de son respectable clergé. Les prêtres catholiques sont les pères nés des malheureux. Mais mes amis, les Canadiens, ne me permettent pas de taire les noms de deux messieurs qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour adoucir le sort des Canadiens de ce district: ce sont MM. Rowley et Nichols.

Heureux encore si plusieurs des Canadiens, qui menaient une vie innocente dans leur pays, n'avaient pas vu de scandales ici. Ces bons enfans m'ont dit: "Ah! Monsieur, ce n'est pas ça chez nous." Il me vient une idée que je dois mettre à jour. Les Canadiens viennent quelquefois à la ville pour quelques petites affaires, ou pour présenter leurs requêtes. La plupart ne savent pas parler l'anglais, et quelques-uns sont très-timides; j'ai pensé que quelque Australien, mu par la philanthropie, ou la charité chrétienne, pourrait s'offrir à une assemblée pour être le protecteur des Canadiens. C'est ce que je propose au bon peuple d'Australie; peut être écouterait-on ma suggestion avec intérêt.

J'ai, monsieur, écrit ce rendu-compte *currente calamo*; l'idiome anglais d'ailleurs ne m'est pas bien familier, et peut être aussi ai-je pris le ton de prédicateur; mais vos lecteurs excuseront ma qualité de prêtre et de missionnaire, et je dois avouer que mon cœur m'a entraîné. J'ai hésité, ne sachant pas si je devais publier mes sentimens, mais mon amitié pour les Canadiens et mon grand désir de procurer de l'édification l'ont emporté sur toutes autres considérations. Je suis, mon cher monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur,

J. B. PETIT-JEAN.

Nous avons promis la relation d'un miracle opéré en faveur d'une religieuse d'Auray, par l'intercession du Vénérable J. B. De La Salle. Nous donnons à nos lecteurs copie de la lettre que cette religieuse écrit à son cousin, frère des Ecoles Chrétiennes, et dans laquelle elle raconte sa guérison miraculeuse.

"MON CHER COUSIN.

"Je n'ai pas besoin aujourd'hui d'une main étrangère pour vous écrire, Dieu m'ayant miraculeusement rendu la santé par l'intercession de votre bienheureux fondateur. Je m'en sers pour vous exprimer toute ma joie et mon bonheur et pour vous remercier de la sainte relique que vous m'avez envoyée. Je la conserverai toute ma vie, comme un précieux souvenir du miracle qui s'est opéré en ma faveur. Voici comment il a eu lieu. Nous commençâmes la neuvième jeudi, 29 décembre, comme vous l'aviez marqué à ma Supérieure. Depuis ce moment, je me trouvais beaucoup plus malade et la fièvre devint plus forte, de sorte que les personnes qui me virent crurent

que le bon Dieu exauçait nos prières en m'attirant à lui, mais tout le contraire arriva.

« Vendredi matin 6 janvier, à la suite d'une très mauvaise nuit, je souffrais étonnamment, mais malgré tout cela j'avais de l'espoir, lorsqu'au moment de l'élevation de la messe que M. Allieux, notre aumônier disait pour moi, je sentis ma foi se ranimer et tout en faisant à Dieu le sacrifice de ma vie, si ce n'était pas sa volonté que je recouvrasse la santé, je me trouvais parfaitement guérie au même instant, sans ressentir aucune espèce de douleur et ma voix que j'avais perdue depuis longtemps, devint claire comme auparavant. Lorsque ma sœur infirmière entra comme à son ordinaire pour voir si j'avais besoin de quelque chose, je l'appelai d'une voix forte et décidée. Ne sachant d'où venait ce changement, elle me prit pour une folle, mais étant approchée de mon lit, elle comprit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. Elle alla en avertir M. notre chapelain qui vint aussitôt accompagné de ma Supérieure ils me dirent de me lever et de marcher. Je le fis sans l'appui d'aucun secours humain, ce que je n'avais pu faire depuis que j'étais malade; car je ne me levais que le moment de faire mon lit. Je me rendis immédiatement au chœur avec toute la communauté pour rendre grâce à Dieu du prodige opéré en ma faveur en récitant le *Te Deum*. Toute la journée se passa en une sainte joie. Je dinai au réfectoire avec M. Allieux et toutes mes sœurs et je suivis les exercices. Le clergé d'Auray, ainsi qu'un grand nombre de personnes de la ville vinrent prendre part à la joie commune et le lendemain on dit une messe en actions de grâce, j'y assistai et j'eus le bonheur de communier avec toutes mes sœurs.

On s'occupe actuellement de dresser le procès-verbal en bonne forme. M. Videlo, G. V., M. Jarry notre Supérieur, M. Allieux notre Chapelain, enfin tous les messieurs prêtres d'Auray et messieurs les médecins signèrent. M. Jarry le présentera à Monseigneur pour avoir le cachet épiscopal et le faire passer à Rome. J'ai eu vous faire plaisir, mon cher cousin, en vous donnant ces petits détails. Joignez, je vous en prie, joignez vos prières aux nôtres, pour remercier le Seigneur de cette précieuse faveur et recevez avec ma bien sincère reconnaissance les sentiments respectueux avec lesquels je suis,

Votre toute dévouée et affectionnée cousine.

(Signé)

SR. SF. JEAN-BAPTISTE.

P. S.—J'oubliais de vous dire, qu'en chantera solennellement le *Te Deum* à quatre heures et demie ce soir, on l'a annoncé à la grande messe et on a dit un *Pater* et un *Ave* pour remercier Dieu. En me recommandant de nouveau à vos ferventes prières et à celles de vos respectables frères, etc.

Auray le 8 janvier 1843.

Le procès-verbal dont parle cette Sœur a été dressé par M. Jarry, V. G. du diocèse en vertu d'une délégation spéciale de Mgr. l'évêque de Vanne, qui a eu la bonté de nous l'envoyer avec la relation détaillée du médecin qui a traité la malade. Il en résulte que cette sœur atteinte d'une *entérite folliculaire* et d'une affection pulmonaire qui avait résisté à tous les remèdes (au point que le docteur avait cessé toutes ses visites depuis près de trois semaines) a été subitement et parfaitement guérie par l'intercession de notre vénérable fondateur.

#### BULLETIN.

Les exercices de la Neuvaine en l'honneur de St. François-Xavier se sont terminés dimanche au soir par le chant du *Te Deum* et le son de toutes les cloches en grande volée. Le R. P. Chazal dirigea, sous la présidence de Monseigneur, les exercices de la Neuvaine sous forme de retraite. Il a commencé le vendredi 3 février, par un discours d'ouverture, et tous les jours il donna trois instructions. Il fut assisté dans cette tâche laborieuse par le P. Martin dont l'éloquence est devenue si populaire, depuis la retraite de la Tempérance qu'il prêcha à la cathédrale à l'époque de Noël. Le succès de cette retraite fut des plus complets et l'empressement de la foule rappelait l'enthousiasme qu'excita celle donnée par Mgr. de Nancy. MM. de St. Sulpice, aidés de trois pères Jésuites, purent à peine suffire à entendre les confessions des nombreux pénitents qui se présentaient. Les prêtres de l'Évêché furent aussi constamment retenus au confessionnal pendant ces jours de salut. Un grand nombre de pénitents venaient chaque jour demander des confesseurs, se plaignant de ne pouvoir trouver à qui s'adresser, vu la foule qui encombrait les abords des confessionnaux. Il s'opéra pendant ce temps des conversions sincères, et qui, pour s'être faites sans bruit et sans éclat, n'en sont pas moins pleines de consolations. Les communions générales, surtout celle des hommes, furent des plus édifiantes. On ne put cependant réunir entièrement dans un même jour les personnes qui s'approchèrent de la Sainte table à cette occasion, et plusieurs communieront chaque jour de la Neuvaine. L'ordre et la pompe des cérémonies, et tout ce qui a coutume de rendre éclatantes et majestueuses les fêtes catholiques, tout fut exécuté avec une égale perfection; ce qui ne contribua pas peu à l'édification de ces jours de grâces et de bénédiction.

Comme nous l'avons dit, Mgr. fit pendant la Neuvaine la visite pastorale

de la paroisse de Montréal. Sa Grandeur passa les huit derniers jours entiers au séminaire, occupée des différents objets relatifs à sa visite. C'était pour la plus belle chose nouvelle et presque inouïe qu'une visite pastorale, car depuis plus de cinquante ans il ne s'en était faite. Tout le monde en fut édifié; et l'on s'en promet de heureux fruits.

Il est bien doux d'avoir à enregistrer si souvent dans notre catholique Canada des faits religieux si beaux et si honorables. Ils sont grandement significatifs. Ils prouvent aux plus incrédules combien la foi est vive au milieu de nous, et combien sont positifs ses succès de chaque jour. Ils donnent aux ennemis du catholicisme la mesure de nos forces, et celle aussi des espérances qu'ils doivent encore garder de faire parmi nous des victimes et des apôtats. Nous ne comparons pas leur persistance dans une voie qui n'aboutit pour eux qu'à la déception, à la défaite et au déshonneur. C'est à prendre en pitié; car on ne peut toujours en rire.

Mgr. fit samedi une ordination de deux diacres, MM. Dan, Fairley et Al. Martineau.

La mission de la Pointe-Claire, commencée il y a trois semaines par les RR. PP. Oblats, s'est terminée dimanche par la plantation de la croix. Ses résultats sont bien satisfaisants. Des conversions éclatantes et un empressement extraordinaire de la part des paroissiens ont récompensé dignement le zèle des missionnaires. On n'a remarqué dans toute la paroisse qu'une seule personne qui ne soit pas présentée à la confession. Nous ne connaissons pas encore les détails de l'établissement de la société de tempérance dans cette mission. Une congrégation de filles a été formée à la fin de la mission; elle compte déjà un très grand nombre de jeunes personnes dont la piété et les vertus recommanderont de plus en plus ces favorables et religieuses associations.

Les associés de la tempérance totale de St. Athanase viennent de donner un bien bel exemple de zèle et de charité chrétienne. Dimanche dernier entre autres résolutions plus ou moins utiles et édifiantes, ils ont adopté celle de la fondation d'une caisse d'épargne, dont les fonds seront affectés au soulagement des membres de la société qui tombent dans le besoin. Cette caisse d'épargne est formée par une contribution des plus modiques, que s'impose à payer tous les mois chaque associé, et qui ne laissera pas que de former une somme considérable au bout de l'année et de fournir le moyen de soulager bien des misères. Cette résolution, qui a été votée par acclamation, fait un grand honneur aux associés de St. Athanase. Nous avons la confiance que leur exemple ne sera pas perdu pour les autres paroisses. Chaque jour on sent d'avantage la nécessité de l'esprit d'association; et chaque jour aussi on voit cet esprit se développer avec un succès nouveau. Mais quand une association a un but de généreuse charité aussi avoué, elle mérite surtout l'approbation universelle.

Un journal protestant de cette ville rend compte, en termes qui disent tout un profond dépit, des progrès du puseïsme en Angleterre. L'*avant-courreur* qui pourrait bien être sans le savoir un des signes *avant-courus* de la conversion des hérétiques, fait de l'esprit autant qu'il est en lui, à propos de cierges. Ce n'est pas à dire qu'il en fasse beaucoup, ce cher *avant-courreur*; au contraire, il en fait très peu; mais il faut lui tenir compte de sa bonne volonté: il sue sang et eau, il se bat les flancs, il a un désir incalculable d'avoir de l'esprit et de nous amuser. Que peut-on demander de plus à un pauvre homme! Aussi nous sommes décidés à le payer largement de tout cela, et à en rire de tout notre cœur. L'*avant-courreur* a donc appris, ce que vous saviez depuis longtemps, que les *prêtres puseïsles* brûlent des cierges dans leurs églises, revêtent le surpis dans leurs cérémonies, préfèrent le missel, le bréviaire romain, tous les livres catholiques, toute la liturgie *papistes*, aux livres liturgiques du bigame Henri VIII et aux cantiques du vertueux Martin Luther; que le culte de la Ste. Vierge et des Saints, la vénération des reliques et des images, les sacrements de l'Église, les prières pour les morts, etc. etc. que toutes ces étourdités sont reconnues par ces détestables puseïstes pour bonnes et saintes choses, pour vraies et conformes à la plus pure orthodoxie. Il a vu tout cela, comme il convient à un vigilant *avant-courreur*, probablement avant tous les autres. Vous pensez qu'il va signaler chacune de ces abominables superstitieuses papistes, signes infailibles de la fin des temps? Nous le pensions aussi; mais il est plus fin que nous tous; c'est aux lumières qu'il en veut pour le moment; et voilà qu'il vient de s'abattre sur les cierges, absolument comme un éteignoir. Et

à ce propos il nous annonce en style de commerce qu'il n'y a que les marchands de cierges qui se sont réjouis des récentes innovations pucéistes. Après avoir trouvé celle-là, vous pensez bien que le fonds du bonhomme est épuisé : il se repose, il se frotte les mains, il est tout rayonnant d'orgueil et de plaisir ; décidément, se dit-il, les pucéistes sont créés, accablés, on ne peut se rélever après un coup pareil. Cependant il nous vient un soupçon à l'endroit du facétieux *Avant-coureur*. Le révérend ne serait-il pas un marchand d'huile ou de chandelle ? et dans l'usage des cierges ne verrait-il pas une redoutable concurrence ? Voyez l'empire de l'habitude ! Ces marchands de bibles qui font spéculation de tout, qui savent à un shilling près ce qui coûte et rapporte chacune de leurs centaines de religions, qui en tiennent registre par *Doit et Avoir* comme dans une boutique, la conversion des pucéistes se résumerait à leurs yeux dans une addition et une soustraction. Ils ne verraient rien au-delà.

Pour nous, qui ne sommes pas ennemis des lumières, nous y voyons autre chose. Nous y voyons des signes de conversion et de retour à l'unité catholique ; nous y voyons une église fatiguée de sa triste indigence et de sa trop longue humiliation ; nous y voyons des hommes de cœur et de science qui trouvent que c'est avoir assez longtemps courbé la tête sous un joug humain, sous de sacrilèges ordonnances ; nous y voyons un esprit de foi qui ne saurait mourir et qu'a réveillé l'intelligence supérieure de quelques hommes ; nous y voyons ce qu'ont demandé tant et si longtemps nos vœux et nos prières, la divine sagesse de la Ste. Eglise notre mère reconnue, et sa vertu incontestable proclamée. Nous voyons en outre dans le camp ennemi une grande agitation et de grandes alarmes : et ce nous est avis qu'il s'opère chez eux des évènements importants et défavorables à leur cause ; que les dangers pour eux sont nombreux et imminents, et qu'il y a pour nous des succès à attendre. Et franchement nous nous en réjouissons et nous en bénissons Dieu. Après tout, cette révolution dans l'église d'Angleterre ne nous surprend pas. Partout où la bonne foi, la science, le désintéressement seront jugés entre nous et les ennemis de notre foi, notre cause sera gagnée. Elle triomphera cette cause, elle triomphera de plus en plus, soyez en sûrs ; elle triomphera de vous et de vos clameurs, parceque la vérité triomphe toujours. Vous saurez beau employer votre puissance et vos richesses, user des mille moyens que le désir de nous nuire vous a mis à la main, nous attendrons tranquilles et paisibles que toutes vos religions décrépités et usées, parcequ'elles sont l'œuvre des hommes, et de quels hommes ! viennent se prosterner humblement devant la croix du calvaire, aux pieds de la religion romaine, implorant grâce et merci. Ce sera leur dernier effort, mais il sera aussi le plus beau. Notre confiance vous étonne, hommes de peu de foi ? Mais ne vous souvient-il plus des Ariens, et des Sociniens et des sectaires de tous les tems ? Que sont-ils devenus eux et leurs hérésies ? On en conserve le souvenir à peine. Que sont devenus les persécuteurs de Rome et de ses pontifes ? que sont devenus tous ceux qui ont crié à toutes les époques, *crucifige*, en menaçant la foi catholique et en prédisant orgueilleusement sa ruine ? Ils sont venus TOUS se briser contre ce rocher sur lequel Dieu a bâti son église. Et vous prétendriez qu'il en fut autrement de vous. Mais qui êtes vous donc pour présumer ainsi de vous mêmes ? Ne voyez vous pas que de toutes parts votre empire croule et se dissout ? que vos symboles divisés à l'infini n'ont plus qu'un seul lien qui vous unisse, la haine des catholiques ? que votre foi n'est bâtie que sur la parole d'un homme et la puissance plus ou moins durable de son nom ? que votre fluctuation au milieu de vos ruines et vos variations sans fin ont fait de vous des hommes dont le nom et la croyance sont des problèmes, et que vous ne pouvez plus vous regarder sans rire ? Ne voyez vous pas vos rangs s'éclaircir, et les nôtres grossir de vos nombreux déserteurs ? Ne voyez vous pas que l'instabilité et le vide de vos doctrines doivent nous amener les esprits sérieux que dévore parmi vous le besoin de croire, et conduire les autres à l'indifférence ou à l'impie, comme on le voit à côté de nous ? Car ce n'est pas des rangs catholiques, n'est-ce pas, que sont sortis ces milliers d'hommes sans religion qui peuplent les Etats-Unis : ce n'est pas des séminaires catholiques que sont sortis ces professeurs d'athéisme dont la contagion se répand avec tant de rapidité sur le sol de la liberté et du protestantisme par excellence ? Comprenez vous maintenant pourquoi nos espérances sont sans bornes ? Nous avons pour nous donner confiance et nous rassurer 18 siècles entiers ; et vous n'avez pas un jour pour calmer

vos craintes et vous promettre un avenir. Oui, vous reviendrez à nous, parceque vous nous avez quittés sans raison ; parceque le bonheur pour de bons frères ne se trouve qu'au sein de la famille, et que vous n'avez de famille que la nôtre. Voilà pourquoi vos défaites nous réjouissent : elles hâteront l'heure de la réunion, où il n'y aura plus qu'un symbole, qu'une foi, qu'un troupeau et qu'un pasteur.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

*Deft*.—Les Rév. Drs. Wilkes, Taylor, Davies, Girdwood, Carnilliers et Strong ont adressé, par l'intermédiaire du *Herald* un défi à Sa Grandeur Mgr. l'Évêque de Montréal et aux Editeurs des *Mélanges Religieux*, par lequel ils les invitent à discuter la proposition des *Mélanges Religieux* que les bibles colportées en tous sens dans le pays par des députés toujours errants — ont des bibles falsifiées ou à rétracter de suite leur assertion. Ce n'est pas un demi-douzaine de révérs. nous sans doute qui sont capables d'en imposer ; car cet audacieux appel ne nous effraierait guère si nous étions interpellés nous-même qui avons pris la liberté aussi quelque fois de parler de ces bibles tronquées ; mais nous croyons bien que nos autorités ecclésiastiques ne descendront pas jusqu'à se mettre en lutte dans un arène comme celle qu'on présente ; cependant ce ne sera pas un phénomène si grand à expliquer s'ils veulent s'en donner la peine, car il est si notoire que le livre des Machabées, par exemple, n'est pas reconnu, et que la bible entière est inutilisée, que nous sommes étonné de l'audace protestante en cette occasion. Mais nous devons laisser à qui de droit de juger pour soi-même en pareille occurrence. *Aurère*.

Nous remercions M. l'Éditeur de *Purave* de nous avoir si bien jugés, si parfaitement compris. Nous ne descendons pas dans un arène semblable ; nous n'avons pas non plus de tems à perdre. Nos succès incontestables, à nous catholiques, nous ont enseigné depuis longtemps à les ennemis à combattre, et les armes à employer, et les champs de bataille à choisir ; nous y tenons, et nous faisons bien.

*La Neuvaine*.—Les prédications des RR. PP. Jésuites, Chazel et Martin ont tiré trois fois le jour une formidable foule de fidèles à l'église paroissiale où Sa Grandeur Mgr. de Montréal assiste aux exercices de cette cérémonie religieuse. Cette population qui court ainsi avec ardeur aux solennités de la religion, atteste que la religion des canadiens est, comme nous l'avons dit cent fois, une institution si fondée dans le cœur de nos compatriotes, que le fanatisme de nos ennemis n'aura que l'esprit de le fortifier. Nous avons eu le bonheur d'entendre le Rév. P. Martin dont l'éloquence est aussi vive, aussi chaleureuse et aussi entraînante, que son zèle est ardent et digne de la sainte tâche qu'il accomplit dans sa mission évangélique. *Idem*.

FRANCE.

—M. l'abbé Nivet a présidé, dans la paroisse d'Arfeuilles, une retraite overte le jour de la Toussaint, et close seulement le 4 décembre.

« Que n'aurions nous pas à dire, écrit-on, de cette série continuelle d'instructions si religieusement accueillies trois fois le jour, de cette multitude de réunions et de cérémonies si touchantes qui ont partagé ce temps de grâce ineffables ! — Pourrions nous oublier ces *amendes honorables publiques et solennelles au Saint-Sacrement* par les prêtres et les fidèles humblement prosternés, ces *renovations des promesses du baptême* si impessantes et des milliers de vœux s'engagement ardemment à observer à jamais la loi du seigneur ? ces *bénédictions de petits enfans*, conduits et portés par leurs mères au pied des autels ? ces *consécutions* de tous les âges à la reine des cieux, la divine Marie, notre mère à tous ? cette érection de l'archiconfrérie, aux prières de laquelle sont justement attribuées les conversions frappantes de la retraite et la retraite elle-même ? ces communions générales des jeunes gens et des jeunes personnes, des mères de famille, de tous ces dignes chefs de maison qui plusieurs fois se sont pressés, au nombre de mille à douze cents autour de la table sainte ? Aussi a-t-on distribué dix milles hosties pendant la mission.

« Combien de fois n'avons-nous pas été émus jusqu'aux larmes, en voyant dès les deux heures du matin les tribunaux de la pénitence envahis pour ne cesser d'être assiégés que vers les onze heures du soir ; en considérant la constance si admirablement chrétienne de cette multitude de pénitens, qui, toujours à jeun à trois et quatre heures du soir, ne quittaient pas le lieu saint dans la crainte de se voir enlever un place qui leur laissait l'espérance de pouvoir se confesser et communier avant la fin du jour ! Que nous aimerions aussi à publier tous les traits héroïques de la charité des habitans d'Arfeuilles pour les étrangers ; l'hospitalité empressée et intelligente qu'ils donnaient aux nombreux pèlerins, circulant sans asile autour de la maison de Dieu et oubliant la nourriture dont ils avaient besoin ! »

M. l'Évêque de Moulins a voulu que MM. Holand, vicaire général, et Jacquet, du grand séminaire, allassent exprimer aux habitans d'Arfeuilles toute la joie dont ils avaient inondé son cœur paternel. Ces dignes ecclésiastiques ont présidé les dernières cérémonies de la retraite, qu'ils ont animées par leurs exhortations et leurs exemples. Ils se sont vus entourés de plus de huit mille fidèles portant pour la plupart sur la poitrine un crucifix et une médaille miraculeuse. L'autorité locale a bien mérité de la religion par son loyale concours.

—Le 2 février, fête de la Purification de la Sainte Vierge, l'office du Saint et Immaculé Cœur de Marie fut présidé par Mgr. l'évêque de Nancy et M. l'abbé de Ravignan fit le sermon.

—M. l'abbé Rosatim, chanoine honoraire de Reims, ayant terminé sa mission relativement à la cause de la béatification du vénérable de La Salle, dont il est le défenseur auprès du Saint-Siège, est parti de Paris le 24 janvier. Il se rend à Bordeaux, sur l'honorable invitation que lui a faite Mgr. Donnet, pour donner ses soins à l'ouverture du procès apostolique qui doit être dressé sur les vertus et les miracles de la vénérable Jeanne de Lestonac, fondatrice des religieuses de l'ordre de Notre-Dame pour l'éducation chrétienne et civile des jeunes demoiselles. Le respectable supérieur de ces dames, M. l'abbé Moreilli, vicaire-général, est nommé président du tribunal, lequel sera composé d'ecclésiastiques aussi distingués par leur expérience que par leurs lumières.

—Le 20 janvier, jour anniversaire de la conversion miraculeuse de M. Alph. Ratisbonne, une cérémonie touchante réunissait dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires un grand nombre de membres de l'Archiconfrérie. À sept heures et demie, M. l'abbé Ratisbonne a célébré la sainte messe en actions de grâces de la faveur signalée accordée à son frère par la *Mère de Miséricorde*, faveur dont le souvenir saisissait les assistans d'une émotion profonde.

Le même jour, nous le savons, à Rome et sur divers points de la France, d'ardentes prières s'élevaient vers le ciel et célébraient de concert la miséricorde de Dieu et la gloire de Celle dont le nom n'a jamais été invoqué en vain.

Une cérémonie non moins touchante attirait à deux heures un concours de personnes pieuses dans la nouvelle chapelle élevée par les soins de M. Alph. Ratisbonne, en faveur de l'établissement de la *Providence*.

Le zèle de l'architecte chargé de cette construction a obtenu que cette chapelle, qui ne sera consacrée que le 1<sup>er</sup> mai prochain, fût en état de recevoir la cloche, dont le baptême a été célébré avec pompe. Étaient parrain et marraine, M. l'abbé Ratisbonne, pour M. le baron de Bussière, et Mme. *Fernand* de la Ferronnays pour Mme. de la Ferronnays.

Dans une courte allocution sur la fonction qu'exerce la cloche dans le culte, M. l'abbé Ratisbonne a fait ressortir la part que prend cet instrument sacré aux joies et aux tristesses de la vie humaine, s'élançant dans les airs tour à tour en glas funèbre ou en joyeux carillons. Son timbre fait résonner dans nos cœurs les plus pieux souvenirs de notre vie.

« Cette cloche, a dit l'orateur en terminant, doit aussi célébrer nos joies et nos tristesses. Mais plus sacrée pour nous que toute autre, elle fera retentir à chaque instant la gloire et la miséricorde de Marie. Elle annoncera à nos neveux qu'un jour la Vierge royale, fille de David, est descendue de son trône de gloire, et qu'à sa vue un ennemi de Jésus-Christ et de Marie s'est précipité à ses pieds pour se relever enfant dévoué de Jésus-Christ et de Marie. »

La bénédiction de la cloche a été célébrée par M. l'abbé Desgenettes, fondateur de l'établissement. Une quête en faveur des enfans de la *Providence* a terminé cette cérémonie, dont le souvenir laissera dans le cœur de tous les assistans une émotion que partageront ceux qui, privés d'y prendre part, ont cependant confondu leurs vœux et leurs prières avec tous les fidèles qui remplissent aujourd'hui l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

—Les *Annales de la Propagation de la Foi* annoncent le départ de plusieurs missionnaires :

1<sup>o</sup>. De Rome pour le Levant, quatre PP. Capucins espagnols et un Frère lai, qui sont allés rejoindre en Mésopotamie cinq religieux de leur ordre, dont le zèle est couronné de brillans succès. Dans le courant de ce mois, deux PP. Dominicains partiront aussi de Rome pour la même contrée ;

2<sup>o</sup>. D'Allemagne pour les *Etats-Unis*, M. Joseph Muller pour Baltimore, M. Herman Piathè pour Cincinnati, M. Michel Heiss et les PP. Andréas Fusch et Schonat, Capucins, pour Louisville ;

3<sup>o</sup>. De France pour l'Algérie, MM. Alphonse Viaillier du diocèse de Beller, Théodore Bricet de celui de Rennes, Louis Mathieu de celui de Menda, Joseph Dumingo, espagnol : ces missionnaires Lazaristes sont accompagnés d'un frère lai, nommé Pierre Cazarré, et de treize Sœurs de la Charité ;

4<sup>o</sup>. D'Angleterre pour l'Australie, Mgr. Polding, archevêque de Sydney, emmenant avec lui quatre religieux Passionistes, italiens, un religieux de l'ordre de Saint-Benoît, six ecclésiastiques qui ne sont pas encore prêtres, et trois Frères des Ecoles chrétiennes. Le docteur Grégoire, venu de Sydney avec le prélat, retourne avec lui dans la Nouvelle-Hollande. Les quatre religieux Passionistes qui viennent de s'embarquer avec Mgr. Polding, sont les PP. Remond Vaccari de Rome, préfet apostolique, Joseph Snelle de Lyon, Maurice Lencioni de Lucques, Louis Pesciaroli du diocèse d'Orte (Etats-Romains) : ils sont destinés aux missions des sauvages de l'Australie centrale.

—Huit ecclésiastiques, appartenant au séminaire des Missions-Etrangères sont en ce moment à Bordeaux, attendant le départ du navire le *Laborieux* qui doit les porter dans l'Inde, d'où ils se dirigeront vers les parties les plus reculées et les moins civilisées de la Chine.

—Deux protestans, un frère et une sœur, ont abjuré l'hérésie, dans l'église de Notre-Dame, à Saint-Etienne.

—On construit dans ce moment le grand orgue de l'église Saint-Eustache, sur des proportions telles que cet instrument sera, après son achèvement, le

plus considérable qui existe en Europe. Il contiendra six claviers complets, 78 registres, et environ 1,000 tuyaux. Il y aura 18 jeux seulement pour les claviers de pédales au nombre de deux. Une soufflerie d'un nouveau système, l'application du célèbre mécanisme de M. Baker, des perfectionnemens nombreux achèveront de faire de cet orgue une des curiosités de la capitale. C'est la maison Daublaine-Colliet qui est chargé d'exécuter ce travail.

## ALGÉRIE.

—M. l'évêque d'Alger, ayant appris que des reliques de saint Cyprien, évêque de Carthage, se conservaient dans l'ancienne abbaye de Moissac, les a demandées à M. l'évêque de Montauban, qui s'est estimé heureux de les accorder au successeur de saint Augustin. M. Guyard, vicaire général de Montauban, a tout disposé, avec autant de zèle que de prudence, pour la translation de ces restes précieux. L'Afrique aura donc retrouvé, grâce à la piété de Mgr. Dupuch, les reliques insignes de deux pontifes qui ont fait sa gloire.

—On écrit de Cherchell, 8 décembre :

« Nous jouissons ici depuis longtems d'une grande tranquillité, que rien ne paraît devoir troubler ; aussi les travaux de toute nature sont-ils poussés avec beaucoup d'activité ; nous comptons sur une abondante récolte pour l'année prochaine. »

« L'église catholique vient d'être promptement réparée et installée convenablement pour l'exercice du culte, par les soins du génie, qui fait preuve d'un zèle très-louable. »

## ANGLETERRE.

—Une discussion publique a eu lieu à Manchester, Angleterre, entre M. Cleary, catholique, et M. Atkinson, membre de l'association protestante. Les points posés par M. Cleary, étaient, Que l'église établie par notre Sauveur est infailible ; que l'église universelle en communion avec le siège de Rome, est la seule église, et que toutes les églises réformées sont hérétiques et schismatiques. 2,000 personnes étaient présentes à la controverse. Un M. Love de la maison de commerce de Love et Barton, de Manchester, a déclaré publiquement après la discussion qu'il renonçait au protestantisme et qu'il embrassait la foi catholique. Dix autres firent une déclaration semblable.

—Une conversion importante vient d'avoir lieu en Angleterre dans la personne de la jeune lady Young, âgée à peine de 26 ans, possédant un revenu évalué à 375,000 francs, et qui vivait dans l'intimité de la reine Victoria.

—M. Marshall, prêtre de l'église catholique à Deptford, s'adressa à M. Capper, surintendant des condamnés à la déportation, pour obtenir de donner des instructions et les secours de la religion à ceux de ces malheureux qui appartiennent au culte catholique et qui se trouvent dans le ponton à Deptford. Il fit observer à M. Capper qu'il ne pouvait entendre leur confession qu'en se promenant avec eux sur le pont ; que les condamnés étaient obligés d'assister aux offices du culte anglican et ne pouvaient assister à ceux de leur propre religion.

Ces réclamations ayant été communiquées au gouvernement, M. Marshall reçut, quelques jours après, une lettre du surintendant qui lui annonçait qu'à l'avenir il pourrait confesser les condamnés dans les cellules et leur administrer tous les secours de leur religion ; en outre, que les condamnés appartenant au culte catholique ne seraient plus obligés d'assister aux offices de l'église établie.

On a déjà adopté cette mesure dans un grand nombre d'établissements pénitentiaires de la Grande-Bretagne.

## ECOSSE.

—Le jour de l'Épiphanie, Mgr. Gillis, évêque d'Edimbourg, a donné la première communion à 220 personnes qui ont été confirmées ensuite. On comptait dans ce nombre 50 adultes qui, pour la plupart, étaient de nouveaux convertis. Parmi les personnes de distinction qui assistaient à cette cérémonie touchante, on remarquait Mlle. Glastone, sœur du sous-secrétaire d'Etat, qui a embrassé, il y a deux mois, la foi catholique.

## ESPAGNE.

—On écrit de Cordoue au journal *El Sol*, que le roi des Français a fait don de 1,000 fr. aux religieuses du couvent de Corpus-Christi de cette ville, à la sollicitation d'une personne résidant à Paris, et qui, sans y être autorisée par les religieuses, s'est dit leur agent. Cet acte de générosité n'honore pas moins l'auguste donateur.

## PRUSSE.

—Il y a quelque temps, un curé catholique, M. Zell, a été condamné à une forte amende, 1<sup>o</sup> pour avoir déclaré, dans le confessionnal, à une jeune fille qui allait épouser un protestant, à la condition de laisser élever ses enfans dans la religion de leur père, que, dans ce cas, il ne pourrait lui donner la bénédiction nuptiale, qui d'ailleurs ne lui a point été demandée ; 2<sup>o</sup> pour s'être servi, pour la publication des bans de ce mariage, de cette formule : *Il faut que j'annonce qu'il y a promesse de mariage, etc.* ; 3<sup>o</sup> pour avoir refusé de rendre compte des avis qu'il avait donnés, au confessionnal, à la jeune personne ; toute explication à ce sujet lui paraissant illicite, comme contraire au silence sacramentel. Ce refus a été traité de *prétentien abusif* pouvant servir de voile aux menées les plus dangereuses.

—Le docteur Rupp, l'un des principaux adeptes de la philosophie de Hegel, vient de publier un discours dans lequel il prétend obliger en Prusse l'Etat à faire divorce avec l'Eglise, et à abjurer toute croyance ou foi officielle, s'abstenant surtout de s'enquérir du baptême des enfans et de la religion de ses employés. Ce discours fut accueilli avec tant de faveur par l'Univer-

site de Kœnigsberg, qu'elle s'empressa de nommer son auteur recteur de son gymnase ; mais le ministère de l'instruction publique mit le même empressement à casser son élection. De pareils exemples font voir quelle rude tâche c'est pour l'Etat de soutenir sa lutte quotidienne contre l'antichristianisme qui le presse de toute part et qui pourrait bien finir par désarmer le gouvernement.

## TURQUIE.

—La Chaldée turque fournit à l'Eglise, comme la Chine, des chrétiens persécutés et mourant pour la foi.

Ismaël-Bey, successeur des princes curdes d'Amadia, qui tramait une insurrection générale du Kurdistan contre les turcs, tomba sur Alqouche, le 14 avril dernier, profana l'église de Saint-George, s'empara des ornemens et des vases sacrés, puis monta au monastère, voisin du village, dans lequel ses intelligences avec la famille de l'ancien patriarche lui faisaient croire qu'il trouverait un riche voyageur à dépouiller.

Ce couvent avait pour supérieur le P. Hanna, vieillard plus que septuagénaire. Sa taille était élevée ; sa figure pâle et amaigrie par les austérités avait une expression mêlée de noblesse et de douceur. L'un des premiers disciples du P. Gabriel, le restaurateur du monastère, il avait traversé calme et persévérant les temps difficiles de sa formation. Sa patience définit toutes les épreuves, et un jour il laissait échapper ce mot simple, mais digne du vrai chrétien : "Il n'y a rien de pénible ici-bas pour l'homme qui aime notre Seigneur Jésus-Christ."

Le P. Hanna ayant répondu à Ismaël que le prétendu trésor sur lequel il comptait n'était point au monastère, "Tu mens," s'écria le bey, et à son ordre le Père supérieur est garotté et enfermé avec tous les religieux dans une même cellule. Un des soldats lui brise une dent avec le poing. Les captifs étaient entassés les uns sur les autres, et on leur refusait l'eau et le pain afin de les contraindre à révéler le lieu du dépôt. Des soldats leur appliquaient sur le cou, sur les pieds et sur les jambes, des fers chauds, ou les battaient violemment, torture qui a duré, pour plusieurs, plus de cinq mois.

Pendant ce temps, avec l'instinct du vol qui distingue les Curdes, une partie des cavaliers rôdait dans le cloître, cherchant les effets qu'on avait cachés. De la sorte, ils trouvèrent les vases sacrés et les ornemens de l'église, tous offerts par la Propagande aux PP. Gabriel et Hanna. L'église fut dévastée avec une impiété dont on n'avait jamais eu d'exemple. Les croix furent brisées, les statues et les images des saints mises en pièces. Des coups de lance étaient portés à celles que leur bras ne pouvait atteindre.

Comment s'étonner ensuite que les œuvres de tant d'auteurs chaldéens, grecs et arméniens, connus pour leur mérite littéraire, aient été anéanties et qu'il n'en reste plus que le nom ? La barbarie avec laquelle se font les guerres explique ces pertes, et nous devons au contraire admirer la conservation de plusieurs ouvrages, comme un prodige. Ainsi, les Curdes, ayant découvert la bibliothèque, ont brûlé une partie des livres et ont déchiré l'autre à coups de sabre. Le plaisir du mal et du désordre pouvait seul les pousser à cet acte, dont ils ne retirèrent aucun profit.

Durant la nuit, les novices et les jeunes Frères qu'on n'avait pas liés s'échappèrent et s'enfuirent à Telescope, village distant de deux lieues. On les vit venir ensuite successivement à Mossoul, avec les signes sanglans de la barbarie des infidèles. Le Père supérieur et les douze religieux compagnons de sa captivité étaient réservés à d'autres tourmens. Le bey, après les avoir enchaînés comme des malfaiteurs, les a entraînés à la suite de sa petite armée. Plusieurs villages appartenant aux chrétiens ont été pillés avec la même inhumanité que les couvens.

Pendant plus d'un mois, le Père Hanna, malgré ses soixante-dix ans, marcha nu-pieds, la chaîne au cou, à peine couvert de quelques haillons, en tête des cavaliers curdes qui le frappaient brutalement. Le plus vieux de tous lui donnait l'exemple de la constance aux plus jeunes, et le ciel lui conservait avec son égalité d'âme, une force corporelle qui lui permettait de supporter les coups et les fatigues. Le jour de Pâque, étant parvenu à un village chaldéen nommé Mézè, au district d'Amadia, ils furent reçus avec une charité compatissante par des chrétiens, sectaires de Nestorius. Les prêtres et les principaux habitans leur apportèrent des vivres, des vêtemens et des chaussures. Ils prièrent Ismaël-Bey de les laisser chez eux, lui jurant qu'ils répondraient de leurs personnes : mais Ismaël n'y consentit pas. Cette sympathie des nestoriens pour les catholiques est d'un heureux augure : les préjugés haineux de ceux-là sont à peu près éteints, et la réunion devient chaque jour moins difficile.

Le patriarche nestorien, Marc Chimon, a néanmoins fait une démarche qui la retardera. Après avoir exprimé dans plusieurs lettres le désir de revenir à l'unité, il a imprudemment associé sa fortune à celle d'Ismaël-Bey. Bien qu'à la nouvelle du pillage du monastère, il ait rompu soudain toute alliance avec le chef curde et se soit retiré dans ses montagnes, il pourra se disputer devant la Porte, qui n'attend que l'occasion favorable pour le réduire lui et ses tribus. La destruction de leur indépendance politique entre probablement dans le plan de la Providence, qui prépare à ce peuple les moyens d'un rapprochement.

Les nestoriens le désirent seulement, comme le défaut de garanties leur fait redouter le régime musulman, ils attendent l'intervention d'une puissance chrétienne. Si celle qui a le privilège de défendre l'orthodoxie en Orient, leur prêtait l'appui d'une protection ferme, ils se réuniraient, sans aucun doute, d'abord à la Porte, et ensuite à l'Eglise d'Occident.

Ismaël-Bey enleva les religieux dans les forteresses d'Amadia. Quelles ne

furent pas les horreurs de la détention parmi des musulmans aussi fanatiques, et au milieu de toutes les privations d'une place bientôt assiégée et réduite à la famine ! Les consolations spirituelles propres à adoucir les souffrances du corps manquaient aux prisonniers : ils ne pouvaient ni réciter ensemble les heures canoniques, ni célébrer les saints mystères. La résignation absolue à la volonté divine était le sentiment qui les soutenait.

Le P. Hanna et le prêtre son compagnon étaient torturés avec une cruauté particulière. On eût dit que les infidèles prenaient plaisir à se venger sur les deux ministres de Dieu, de la guerre active que leur livrait le pacha de Mossoul, occupé à comprimer l'insurrection d'Ismaël. Souvent ils leur enfonçaient dans les chairs des broches ardentes pour les contraindre à livrer les prétendus trésors qu'on supposait enfouis dans les cellules du couvent. Ces blessures et celles causées par les chaînes firent bientôt de leurs corps une seule plaie. La fièvre, que les chaleurs rendent commune dans ces lieux et très maligne, les acheva, et vers le milieu de septembre, leur holocauste était consommé. Ils méritent le nom de martyrs, car souvent les Curdes les pressaient de renoncer à la foi chrétienne et de devenir musulmans. La liberté, l'argent et des honneurs auraient été la récompense de leur apostasie. Ces offres étaient rejetées avec indignation, et ils ont appris aux infidèles que les enfans de la véritable Eglise savent toujours souffrir pour elle, et au besoin, mourir.

## ASIE.

—M. J. Ferréol, missionnaire qui se trouve sur les frontières de la Corée, ne sait encore quand il pourra entrer dans sa nouvelle patrie.

"En attendant," écrit-il, "je visite quelques chrétiens dans lesquelles j'exerce mon ministère : cette terre est assez ingrate, et je retire peu de fruits de mon travail ; mais n'importe ! Dieu m'a commandé de planter et d'arroser, je ne suis pas responsable du succès. J'ai envoyé des courriers en Corée ; ceux-ci m'ont rapporté qu'il y avait une grande persécution, que plus de cent chrétiens avaient été les victimes de la colère des Coréens païens, et que d'autres avaient pris la fuite. Tout cela, comme vous voyez, n'est pas rassurant pour moi. N'importe ! ma résolution est bien prise, et je m'attends qu'une occasion pour passer en Corée. Mon costume qui est celui du pays, n'est pas brillant ; je suis couvert de deux ou de trois doubles fourrures. Les froids sont si intenses dans l'endroit que j'habite, que la mer y gèle à quatre lieues au large et à trois pieds de profondeur ; la terre y gèle à sept pieds."

## OCÉANIE.

—Sur 2,300 habitans que renferme l'île de Wallis (Océanie occidentale), 2,000 sont déjà convertis. A la date des dernières lettres, on attendait Mgr. Pompallier pour leur conférer le baptême, auquel le missionnaire les avait préparés par une longue et solide instruction. Cinq églises avaient été bâties sur la fin de 1840.

## EGYPTE.

—Le 15 novembre, Méhémet-Ali a reçu Mgr. Salero, qui lui a été présenté par le consul français. Le prélat a adressé au pacha les remerciemens du Saint-Père, pour les quatre colonnes d'albâtre envoyées à Rome, et destinées à l'église de Saint-Paul.

## NOUVELLE-ORLÉANS.

*Pétition des catholiques à la législature.*—Une pétition est offerte en ce moment à la signature des catholiques. L'objet de cette pétition est d'obtenir de la Législature que les droits des Marguilliers sur le temporel de l'Eglise soient définis, de manière à éviter le retour de toute collision. Ce projet ne peut qu'être agréable à tous ceux qui désirent sincèrement la paix. Nous souhaitons vivement que tous les catholiques témoignent en signant cette pétition, leur approbation pour cette mesure, et pour l'esprit qui l'a dictée.

*Le Propagateur Catholique.*

## NOUVELLES POLITIQUES.

## CANADA.

*Belles paroles de lord Stanley.*—"Et je n'hésite pas à déclarer, a dit le secrétaire colonial dans la chambre des communes, que si haut que je prise le Canada, et quelque important qu'il soit pour la Grande-Bretagne, d'avoir le contrôle sur ces grandes colonies de l'Amérique du Nord, cependant du jour où nous cesserons de régner sur le Canada par les affections et par le bon vouloir de la majorité de ses habitans, je cesserai de désirer le maintien de notre domination, s'il faut recourir à la force militaire."

## ANGLETERRE.

—Un long cri d'alarme et presque de désespoir s'échappe du sein de la presse anglaise, après avoir retenti à la bourse de Londres ; c'est qu'en effet les chiffres ne dissimulent rien ; la gravité de la situation a frappé tous les yeux, et les inquiétudes profondes du pays ont trouvé des organes dans toutes les opinions.

Le chiffre seul du déficit n'exprime pas tout ; ce qui parle plus haut c'est l'inefficacité des mesures extraordinaires prises pour arrêter le décroissement du revenu. Et toutesfois, sans le produit des nouvelles taxes, les pertes du trésor eussent été bien plus considérables encore ; même avec la balance de l'impôt général sur la propriété, le déficit, comme nous l'avons dit, est encore de près de 25 millions de francs.

Sur l'année finissant au 5 janvier 1843, comparée à l'année finissant le 5 janvier 1842, il y a un déficit de 922,630 liv. st., ou 23,065,850 f. Sur le trimestre expirant le 5 janvier 1843, comparé avec le trimestre expiré avec le 5 janvier 1842, il y a un déficit de 940,962 liv. st., ou 23,424,050 francs.

En analysant ce résultat total, on trouve que, pour l'année, il y a dans le

revenu des douanes, de l'accise, du timbre, des taxes et des terres de la couronne; une diminution de 2,454,544 liv. st., ou 61,363,600 fr.; et sur le revenu de la poste, des produits divers, et de l'impôt de la propriété, une augmentation de 1,202,799 liv. st., ou 29,468,225 fr., laissant un déficit de 1,251,825 liv. st., ou 31,295,625 fr. Ce chiffre représente le déficit réel du revenu de l'année, et n'a été réduit à 25 millions que par quelques rentrées inattendues.

Sur le dernier trimestre, la proportion est beaucoup plus alarmante. Le revenu des douanes, de l'accise, du timbre, des taxes et des terres de la couronne présente une diminution de 1,388,057 liv. st., ou 34,791,425 fr., et le revenu de la poste, des produits divers et de l'impôt de la propriété, une augmentation de 277,697 liv. sterl., ou 6,942,325 fr., laissant un déficit réel de 1,110,800 liv. st., ou 27,771,500 fr.

Un pareil déficit est un symptôme de décadence qui doit vivement inquiéter des esprits calculateurs comme ceux du peuple Anglais. Par quelles ressources essaieront-ils de conjurer? Quand la nouvelle de l'ouverture des ports de la Chine est arrivée à Londres, on a tenté d'organiser un mouvement pour le rappel de l'*Income-tax*, qui disait-on, devenait inutile. Il se trouve qu'elle est, au contraire, insuffisante. La situation intérieure de l'Angleterre rendra-t-elle facile la solution du problème qui va être soumis aux méditations du parlement?

*Manufacture du coton en Angleterre.*—Au commencement du règne de George III, la manufacture du coton donnait de l'emploi à 40 mille personnes et produisait des marchandises pour une valeur de 600 mille livres sterling. Maintenant elle occupe 15,000 mille ouvriers et ses produits s'élèvent à environ 31 millions de livres sterling.

On a calculé que le coton actuellement travaillé en Angleterre, s'il était en un seul fil, entourerait le globe 203,775 fois; qu'il irait 51 fois de la terre au soleil et qu'il ferait 8 fois et demie le tour de l'orbite de la terre.

## FRANCE.

—On lit dans le *Patriote des Alpes*:

Nous recevons du Valbonnais la lettre suivante en date du 16 janvier. Espérons qu'il y aura quelque exagération dans le premier récit d'un grand malheur.

«Le village de Valsenestre, commune de Valjouxfrey, vient de disparaître presque en entier sous une effroyable avalanche descendue de la montagne qui la domine, à quatre heures du matin, au moment où tout le monde était encore à prendre le repos.

«Sur 33 habitations qui composent ce hameau, 26 sont en ce moment, ainsi que leurs habitans enfouis sous la neige. On ne voit absolument rien.

«Quelques personnes des maisons qui avaient échappé à ce désastre en ont porté la nouvelle au village voisin, La Chapelle, et aussitôt tout le monde d'accourir pour porter secours aux victimes de l'événement. On travaille en ce moment à débayer cet énorme amas de neige. Quel aura été le sort de tant de malheureux!

«On ne se rappelle pas que pareille chose soit arrivée au Valsenestre, et à l'aspect du pays, nul n'eût songé qu'une avalanche pût arriver jusqu'au village; mais aussi jamais il n'était tombé pareille quantité de neige. La plaine il y en avait 2 mètres.»

«Plusieurs départemens de la France ont eu à souffrir des pertes incalculables par la crue des eaux le 15. A Langon, la Garonne baignait les arches du pont qui sont à une hauteur de près de 14 mètres au-dessus du niveau ordinaire. A Baille tout était couvert par les eaux et on n'apercevait plus que l'extrémité du clocher de l'église. Les eaux de la Saône, se sont aussi élevées à une hauteur extraordinaire. A Charonne, le débordement a envahi près de 200 maisons.

## ESPAGNE.

—La révolution d'Espagne est loin de toucher à son terme; ce n'est pas dans une terre aussi brillante que les volcans s'éteignent sans avoir vomé jusqu'à leurs dernières laves. Quoiqu'on ne soit pas à la fin d'une situation pareille, voyez cependant ce que présente déjà l'état actuel des choses, seulement par rapport à ce qui regarde le pouvoir politique.

Un soldat de fortune s'est emparé de tout ce qu'il y a de vie et de force dans cette malheureuse monarchie; avec cela sa part est si faible, qu'au moment où il s'y attend le moins, une province, qui a pour capitale la seconde ville du royaume, se dresse contre lui en criant: *¡A las Espartero!* meure *Espartero!* Et au fait le titre de la moindre bougade du royaume est aussi bon, aussi légitime que le sien; il se sent d'ailleurs lui-même si égaré sous son faix, qu'il ne peut s'empêcher de manifester en toute occasion l'impatience de voir arriver la majorité d'Isabelle II pour lui remettre les clefs du logis.

La jeune princesse, qu'il nomme sa reine, est renfermée dans son intérieur pleurant entre les espions qui la surveillent, et réduite à donner ses souliers aux pauvres qui lui demandent l'aumône. Sa mère est en exil, offrant aux peuples le spectacle de la royauté humiliée et dégradée dans sa personne; objet de pitié pour les uns, de division pour les autres; montrant les blessures que les serviteurs ambitieux et ingrats de ce temps-ci peuvent faire à leurs maîtres; ne conservant pas même l'autorité souveraine de quoi invoquer l'égalité devant la loi pour pouvoir approcher de ses enfans, selon le droit naturel de toutes les autres mères.

Deux princes du sang royal sont cachés sous les débris de la monarchie espagnole: l'un est en surveillance à Saragosse, jusqu'à ce qu'il plaise à Espar-

tero de changer son itinéraire, et de l'envoyer résider ailleurs sous l'inspection de ses aïeules; l'autre est prisonnier à Burges, plus signalé à toutes les gendarmeries, plus recommandé à la vigilance de toutes les polices qu'aucun des malfaiteurs dont la société ait à se défendre. Tel est le spectacle donné aux peuples constitutionnels pour leur apprendre à honorer l'autorité royale et à entrer envers elle dans leurs habitudes de soumission.

## SUISSE.

—Il est fortement question à Berne (Suisse) d'introduire dans ce canton le système monétaire français. Le projet sera soumis cet hiver au grand conseil. C'est là un fait significatif, qui prouverait qu'à Berne l'opinion s'est prononcée sans retour contre l'accession à l'union douanière allemande.

## CORSE.

—Les villes d'Ajaccio et de Bastia ont commandé chacune une statue en marbre du cardinal Fesch, en témoignage de gratitude pour les bienfaits qu'elles ont reçus de leur illustre compatriote.

## LA FEMME BLANCHE DES MARAIS.

## V.

## PAUVRE NOËL.

En voyant Chantepie prendre une attitude de défense, le bandit écarta de sa tête.

—Penses-tu te mesurer avec moi? dit-il.

Noël se pencha et voulut le frapper de son petit poignard; mais le huguenot le désarma sans effort.

Le pauvre Chantepie n'était point là sur son élément. Au milieu des marais, avec une bonne perche à la main et son bateau neuf sous ses pieds, il n'eût pas craint la longue rapière du bandit; mais là, sur le grand chemin, monté sur un pieux cheval dont il n'était plus maître, il se sentit gagner par le désespoir, et eut recours à la prière.

—Laissez-moi mon anneau, dit-il; par pitié, laissez-le moi!

—Tu tiens donc bien à cet anneau?

—Plus qu'à ma vie.

—Alors, il faut qu'il soit précieux, et je prétends l'avoir!

Une lutte s'engagea. Lutte inégale et dont l'issue se pouvait facilement prévoir. Noël sentait sa main broyée par la main de fer de son antagoniste; mais il ne lâchait point prise, et continuait de défendre son trésor.

Tout à coup le brigand s'arrêta et tendit l'oreille.

—Miserable! s'écria l'enfant, on vient à mon secours.

—On viendra trop tard! répondit le huguenot.

Et, voulant mettre fin à la lutte d'un seul coup, il frappa Noël de son épée.

Le pauvre enfant tomba baigné dans son sang, mais le bandit ne put recueillir le fruit de ce lâche assassinat. Une nombreuse cavalcade se montra au détour du chemin, et il n'eut que le temps de ramasser la bourse et de fuir à toutes jambes.

Le cavalcade se composait de bons pèlerins qui allaient faire leurs dévotions à Madame sainte Anne. Elle s'arrêta à la vue de Noël qui gisait au milieu du chemin. Chacun mit pied à terre; on s'empressa autour du blessé, qui fut mis sur un brancard fait à la hâte et porté jusqu'à la ferme voisine. Puis, les bons pèlerins déposèrent une offrande entre les mains du maître de la ferme et continuèrent leur route, heureux d'avoir noué à faire une charitable action.

Lorsque Chantepie reprit ses sens, après un long évanouissement, il se trouva couché sur un lit. Le souvenir lui revint; il souleva convulsivement ses couvertures et regarda sa main.

—Eh! y est! murmura-t-il en baisant la bague avec une sorte de passion; je ne l'ai point perdue!

Epuisé par cet effort, il retomba sur sa couche et s'endormit.

De retour au château de la Roche-Bernard après son expédition de Malvestroit, Guy de Plélan mit ses émissaires en campagne afin de savoir où s'était retirée Marguerite de Guer. Il se regardait désormais comme engagé d'honneur à poursuivre la guerre à mort qu'il avait déclarée à Malvestroit. Faible d'esprit, mais possédant cet indomptable courage de l'homme de guerre, qui n'a rien de commun avec l'impétuosité instinctive qui est la bravoure des héros, il se sentait d'autant plus attiré vers cette entreprise, qu'elle lui présentait de plus terribles dangers. Il croyait fermement, en effet, que son épée, en cette circonstance, n'aurait point à combattre des hommes mortels, formés comme lui de chair et d'os. La Femme blanche des Marais se présentait sans cesse à son imagination frappée et lui laissait deviner dans l'avenir de nouveaux et mystérieux périls.

Or, Guy de Plélan, fanfaron par nature, bravait de loin ces périls qu'il ne comprenait point, oubliant de la terreur que lui avait inspirée naguère un faible enfant qu'il croyait revêtu d'un pouvoir surnaturel.

—Mort de moi! disait-il, que vienne cette Ermengarde avec son page Chantepie, et je les pourfendrai tous deux!

Il disait cela le jour sur tout; — la nuit, quand le vent du nord pleurait dans les jointures des hautes fenêtres de la Roche-Bernard, quand les boiseries gémissaient et craquaient, quand les orfèvres juraient du haut de la toiture leurs cris stridents et funèbres, auxquels répondait le grincement de la girouette fléchant son axe de fer rouillé, le vaillant capitaine appelait près de lui Blaise

ou quelqu'autre homme d'arme, afin d'avoir à qui parler. À ces heures, il jurait moins et buvait davantage, jusqu'à ce que, ayant bu comme il faut, il retrouvât le courage de jurer convenablement.

Souvent il passait ainsi de longues heures avec Blaise. Quoi qu'il pût faire, sa réoccupation finissait toujours par percer, et les noms d'Ermengarde et de Chantepie, qu'il mêlait dans sa haine comme dans sa secrète frayeur, sortaient continuellement de sa bouche, accompagnés d'un choix de malédictions dont les blasphémateurs de notre temps n'ont point gardé la recette. Blaise, qui était un sceptique, laissait dire son capitaine ou faisait chorus; mais dans son for intérieur, il était persuadé que Chantepie et la Femme blanche étaient, l'un, un enfant hardi et bien avisé, l'autre, un peu de poussière au fond d'une tombe et un peu de brocard sur les marais.

Quoi qu'il en fût, les recherches de Guy de Piélan demeuraient sans résultat. Il y avait deux mois bientôt qu'il était oisif à la Roche-Bernard, et rien ne lui avait été appris touchant la retraite de la dame de Malestroît et de son fils.

En désespoir de cause, il résolut de chercher par lui-même, et partit un beau matin pour Malestroît, pensant que Marguerite, si elle n'avait pas rejoint son époux, devait avoir choisi son asile chez quelqu'un de ses vassaux.

Messire Guy, lui dit Blaise au débotté, il y a dans la cour extérieure un rustre qui prétend posséder d'importants secrets. Il demande à vous entretenir.

—Qu'on me serve à souper ! répondit le capitaine.

—Et le manant ?

—Quel manant ?

—Celui qui demande à vous entretenir.

—Qu'il aille !... et qu'on me serve à souper.

—Ainsi soit-il ! dit Blaise. — Pourtant, ce rustre pourrait peut-être savoir où se cache la dame de Malestroît.

Guy de Piélan jeta un regard cauteleux vers le portrait de Mme. Ermengarde, qu'il avait brutalement mutilé naguère, lors de sa première visite au château. Ermengarde avait la moitié du visage emporté, mais l'œil unique qui lui restait semblait avoir pris une expression menaçante, et lançait, par l'étroite ouverture de sa paupière demi-closée, tant de sinistres éclairs, que le bon capitaine se sentait frémir et n'avait plus d'espoir que dans le vin pour vaincre sa superstition et sa frayeur.

—Qu'on me serve à souper ! répéta-t-il pour la troisième fois, d'une voix qu'il voulait rendre impérieuse, mais où perçait sa secrète détresse. Baise se hâta d'obéir.

Resté seul, Guy de Piélan se prit à parcourir la salle à grands pas. Il fit et pâle ; ses lèvres remuaient convulsivement. Chaque fois qu'il passait devant cette partie de la tapisserie où était répétée l'image d'Ermengarde, il fermait les yeux et pressait le pas. Pourtant, une mystérieuse et invincible attraction semblait l'entraîner vers cette image redoutée ; il y revenait toujours.

Enfin, son front pâle se couvrit d'une subite rougeur. Il saisit un flambeau et s'avança résolument vers la tapisserie, qu'il regarda en face.

—Voilà bien la légende que me conta ce démon de Chantepie, murmura-t-il ; la sorcière sourit et appelle, tandis que le pauvre chevalier français... Mort de mon sang ! ajouta-t-il en s'interrompant tout à coup, le Français me ressemble tant pour trait !

Il leva son flambeau, et se mita dans une petite glace à compartiments, suspendue entre deux croisées. Soit qu'il y eût réellement du rapport entre le Français et lui, soit que son imagination frappée eût troublé sa vue, la glace lui renvoyait, au lieu de son image, celle du chevalier représenté sur la tapisserie.

Le flambeau s'échappa de ses mains tremblantes.

—Au secours ! cria-t-il d'une voix étouffée ; — la maudite m'étrangle !... le gouffre va s'ouvrir et se refermer sur mes membres broyés... Au secours !

Le flambeau s'était éteint. Guy, plongé subitement dans l'obscurité, en proie à un véritable délire, tira son épée, et engagea, contre son ennemi imaginaire, un combat furieux.

—A toi, sorcière ! dit-il enfin, en plongeant son épée jusqu'à la garde dans la tapisserie.

La présence de Blaise, qui revint avec un valet chargé de vin et de mets, fit tomber à l'instant le transport du capitaine. Néanmoins, en retirant son épée fichée dans la tapisserie, il vit avec une certaine horreur que, au lieu de percer Ermengarde, il avait traversé le cœur du Français.

—Mort de mes os ! grommela-t-il ; tout ceci est diabolique, mais il ne sera pas dit que Guy de Piélan a reculé devant un cauchemar... A boire !

Il se versa coup sur coup plusieurs gobelets de vin, et reprit bientôt l'attitude hautaine qui convenait à un lieutenant de Rohan.

—Ne m'as-tu point parlé d'un vilain qui demande audience ? dit-il à Blaise ; — fais qu'on l'introduise.

Blaise sortit et rentra presque aussitôt, suivi par un paysan à mine basse et hypocrite, qui s'avança les yeux baissés, en tortillant dans ses doigts la mèche d'un énorme bonnet de laine. C'était un homme de cinquante ans. Ses cheveux grisonnants, plantés sur le front, et rejoignant presque de gros sourcils hérissés, donnaient à sa physionomie une expression de méchanceté que démentait en vain le complaisant et perpétuel sourire d'une large bouche, garnie d'un puissant matériel.

Piélan, qui vidait en ce moment son dixième verre, avait recouvré sa grossière gaieté.

—Voici un vilain qui n'est pas beau ! s'écria-t-il en éclatant de rire ; — comment te nomme-t-on, mon compère ?

—Renot, si ça plaît à Monseigneur.

—Ça me plaît... D'où viens-tu ?

—De Gourla, en St. Vincent, de l'autre côté des marais.

—Où ça ?... et que veux-tu ?

Renot se gratta l'oreille et renforça son sourire.

—On s'est pais-é dire là-bas, répondit-il, que Monseigneur donnerait quelque chose de bon pour retrouver Madame Marguerite...

—Tu sais où elle est ? s'écria vivement Piélan.

—Nenni donc, par ma fi ! répondit le rustre avec une égale vivacité.

Piélan, qui s'était levé, se rassit d'un air d'humeur.

—Çà, c'est la vérité, reprit le paysan ; qui donc me l'aurait dit ?... mais je m'en méfie.

—Tu l'as deviné ?

—Nenni donc !... Respect de vous, notre maître, je n'ai pas dit ça... seulement... on bavardait là-bas, et on disait que Monseigneur donnerait plein un bonnet d'écus nantais...

—Je l'ai prouvé ; je le tiendrai !

Piélan un bonnet comme ça ? demanda Renot, dont l'œil gris se releva subitement, brillant d'une extraordinaire et sauvage avidité.

Et il déploya son bonnet, dont la mèche roula jusqu'à terre.

—Vertueux ! s'écria Blaise ; voici un fûté compère ! on mettrait facilement dans son bonnet trois étées comme la sienne, et, par-dessus le marché, celle de sa monture, qui est un baudet.

Piélan lui imposa silence d'un geste.

—Ton bonnet est large et long, mon homme, dit-il ; n'importe, je l'emplierai de nantais.

Le rustre fit une gambade, et cligna rapidement de l'œil.

—Parle, continua Piélan, où est la dame de Malestroît ?

—Où elle est ? répéta Renot d'un air étonné.

—Ne le sais-tu point ?

—Nenni donc, je ne vous mens pas !... mais je m'en méfie.

Guy de Piélan n'était pas plus patient que le commun de batailleurs de son temps. L'astucieuse simplicité de Renot le mit en grande colère ; et il sentit venir sur ses lèvres l'ordre de le faire pendre à l'un des clous qui avaient servi naguères à ses deux hommes d'armes, mais il se retint, connaissant les façons cauteleuses du paysan de Bretagne vis-à-vis de ses supérieurs, et se borna à dire froidement :

—Ce brave homme n'est point en état de gagner la récompense promise ; qu'on le fasse sortir du château !

Renot s'inclina gauchement et fit quelques pas vers la porte ; mais, avant d'arriver au seuil, il se retourna.

—Si ça plaît à Monseigneur, dit-il, nous allons convenir de quelque chose.

—Parle, mais déjèche !

—Voilà ce que c'est... Monseigneur placera une sentinelle sur le bord du marais, de ce côté-ci, bien entendu, car il ne faut point effrayer le gibier, qu'on veut prendre au piège... Cette sentinelle dormira le jour, si ça lui convient, mais elle veillera la nuit ; et, quand elle verra un feu briller au haut de la montagne de Saint-Vincent, ce sera signe que Monseigneur pourra passer l'eau avec ses hommes d'armes, — et ce qu'il faut de nantais pour remplir mon pauvre bonnet.

—Tu me livreras Marguerite ?

—Nenni donc !... mais je vous dirai où elle est.

Piélan sourit et fit un signe de tête en manière de consentement. Renot remonta sur son baudet pour regagner les marais.

Il y avait bien longtemps que Chantepie était parti. Marguerite de Guer vivait solitaire, en son petit manoir de Gourla, et ne quittait point la chambre secrète, car Toussaint le veneur avait eu vent des promesses de Guy de Piélan. Or, il savait les rivaux des marais bien pauvres : en tous pays, la pauvreté conseille le mal ; Toussaint craignait et se défiait de tous.

Un homme, surtout, éveillait ses soupçons. C'était un éterpeur (1) de landes d'assez méchante renommée, qui demeurait au bourg de Saint-Vincent. Cet homme, qui n'était autre que Renot, rôdait plus souvent qu'il n'était besoin autour du manoir, et passait parfois des journées entières, sous prétexte d'aiguiser son éterpe, à regarder les fenêtres de Gourla. Toussaint l'avait menacé plus d'une fois de sa carabine ; mais Renot, guidé par cet instinct que nous ne saurions comparer qu'au flair d'un limier, se méfiait et cherchait.

—Ne soyez pas dur comme ça pour le pauvre monde, mon bon maître, disait-il à Toussaint ; — en ce temps maudit où les hérétiques courent les champs, on aime à se reposer près de la demeure d'un serviteur de la sainte Église... Quel mal voyez-vous à cela ?

Toussaint hochait la tête. Quelque chose lui disait que ce misérable était un traître, un espion ; mais, n'ayant point de preuve, il n'osait le chasser de force, craignant d'exciter quelques soupçons dans le pays.

Pour parer à ce danger qu'il ne pouvait éloigner directement, il redoublait de surveillance auprès de sa maîtresse. Marguerite de Guer n'avait point la

(1) On nomme éterpe ou étrépe, dans le Morbihan, une sorte de hoyau plein et tranchant avec lequel les paysans taillent les landes.



permission de sortir, si ce n'est parfois, lorsque la nuit était bien obscure. Alors, elle revêtit un habit de paysanne, et appuyée sur le bras du veneur, elle descendait aux bords du marais. Tous deux regardaient avidement l'autre rivage; ils regardaient, car, d'un instant à l'autre, une flamme, brillant au milieu des ténèbres, entre les arbres de la Forêt-Neuve, pouvait lui annoncer que l'heure de la délivrance était venue.

Mais nulle flamme ne paraissait de l'autre côté du marais. Les jours passaient, puis les mois, et rien n'annonçait la fin de cette captivité pleine de périls.

Qu'était devenu Noël Torrec? Le pauvre enfant aurait-il pu supporter les fatigues et surmonter les périls du voyage? Il était brave, mais il était faible, et, dans ces temps malheureux, il y avait tant d'obstacles que des hommes dans la force de l'âge ne pouvaient point soulever!

—Pauvre Noël pensait la vieille mère de Toussaint. Il était si beau, si bon, si généreux!

—J'aurais dû partir à sa place, se disait le veneur.

—Le malheureux enfant a succombé en voulant me sauver! pensait la dame de Malestroit.

Et tous trois répétaient en pleurant:

—Pauvre Noël!

C'était vers la Toussaint qu'était parti le jeune messager, et la fin de l'année approchait. On était au jour de la naissance du Sauveur.

Il ne restait plus guère d'espoir de voir l'enfant revenir.

Madame Marguerite passa bien tristement ce jour que l'Eglise célèbre dans l'allégresse, comme l'une des plus grandes de ses fêtes. Elle ne pouvait sortir, et ne mêlait point sa voix aux chants des villageois catholiques disant les louanges du Seigneur. Le son des cloches de la paroisse de Saint-Vincent venait, argentin et joyeux, jusqu'au manoir, et il lui était interdit de répondre à ce pieux appel.

—Toussaint, dit-elle, lorsque le soir fut venu, je voudrais aller prier Dieu au pied de la croix du marais.

—Ma noble maîtresse, répondit le bon serviteur, la lune brille au ciel; sortir serait imprudent à cette heure.

—Qui pourrait donc me voir? s'écria Marguerite avec quelque impatience. Qui pourrait surtout me reconnaître sous mes habits de vassale?... Toussaint, c'est aujourd'hui Noël; le pauvre enfant qui portait ce nom est mort peut-être, mort pour moi! Je veux m'agenouiller dans la poussière du chemin, et prier pour lui... Je le veux!

Toussaint ne répliqua pas. Peut-être le respect n'eût-il point suffi à lui fermer la bouche, mais le nom de Noël, qu'il aimait plus qu'un père n'aime son fils, lui amollit le cœur. Il secoua tristement la tête et garda le silence.

—Merci, ma noble dame, merci! murmura la vieille Marthe dont les yeux s'étaient remplis de larmes;—merci d'avoir pensé à Noël, notre bien-aimé... Allez! Dieu exaucera votre prière, et Noël s'il n'est plus...

Elle ne put achever.

—Non! oh non! reprit-elle, Noël n'est pas mort. Mes pauvres yeux le reverront avant de se fermer pour jamais!

Marguerite de Guer cacha sa taille sous les plis d'une mante de bure, et sortit, appuyée sur le bras de Toussaint.

Comme ils passaient le seuil, le veneur crut voir une ombre se glisser derrière la haie du chemin. Il rentra et prit une arbalète de chasse.

Tout le long du chemin, la dame de Malestroit se réjouissait et aspirait avec délices l'air pur de la campagne. Le vent était froid et piquant; mais elle ne sentait pas le vent. Toussaint, lui, semblait inquiet. Il s'arrêtait parfois, et son œil interrogeait les hautes palissades de pierre qui bordent presque tous les champs dans cette partie de la Bretagne. A deux ou trois reprises, il crut voir encore une forme humaine marcher avec précaution derrière les palis.

Arrivée au pied de la croix des marais, la dame de Malestroit s'agenouilla et fit une courte prière. Puis elle se releva; et Toussaint joyeux à son tour, pressa le pas sur la route du manoir.

—Mon reliquaire! dit tout à coup Marguerite, j'ai perdu mon reliquaire.

Ils étaient à deux cents pas de la croix, Toussaint, en se retournant, put voir, sur les marches, un objet répercuter les rayons de la lune et briller dans l'ombre. Il prit sa course aussitôt.

Mais, avant qu'il eût fait la moitié du chemin, un homme franchit les palis du champ voisin, courut à la croix et se saisit du reliquaire.

—Je m'en méfiais! grommela le voleur en fuyant de toute la vitesse de ses jambes.

Toussaint avait reconnu d'un coup d'œil Renot, l'éterpeur de landes. Il épaula vivement son arbalète, et le carreau partit en sifflant.

Renot poussa un cri aigu et pliant; mais il n'était que blessé sans doute, car il atteignit la haute lande avant que Toussaint pût le viser de nouveau, et disparut dans les ajoncs.

—Madame, dit Toussaint d'un ton grave en rejoignant Marguerite, l'écusson de Malestroit est-il gravé sur votre reliquaire?

—C'était un don d'Amaury, mon époux, répondit Marguerite; l'écusson porte de Guer et de Malestroit écartelés.

—Alors, murmura Toussaint avec accablement, que Dieu nous soit en aide! Notre secret est aux mains d'un traître, qui, demain, le vendra peut-être pour un peu d'or!

*La suite au prochain numéro.*

## A LOUER.

Une belle Maison en pierre à 3 étages, située au Faubourg de Québec, faisant face à la rue du Faubourg de Québec à l'angle de la rue S. e. M. ric, S'adresser pour les conditions à M. l'Econome de l'Evêché.

## AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BRASSARD, curé de Longueuil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements.

## EXERCICE TRES DEVOT

## St. Antoine de Padoue

## LE THAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

W H O M A S G A R Y,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,  
Et chez les différents Libraires de cette ville.

## AVIS AUX ENTREPRENEURS.

LES personnes qui voudraient entreprendre la réparation de l'EGLISE DE ST. PHILIPPE, sont priées de faire des propositions à M. le Curé de cette Paroisse, auquel il devront en même tems présenter les garanties exigées en semblable circonstance.

MM. les Editeurs des journaux français de cette ville sont priés de reproduire *gratis* cette annonce pendant un mois.

Montréal, 24 février 1843.

## L'ARTISAN.

## AUX AGRICULTEURS.

A la demande de plusieurs personnes de la campagne, les propriétaires de l'Artisan vont, dans la première semaine du mois d'Avril, agrandir le cadre de leur feuille et en dédier une partie à la publication d'écrits sur l'Agriculture. L'absence d'un journal qui s'occupe de la science agricole, est une lacune dans la presse canadienne. Nous nous offrons pour remplir cette lacune. Si nous recevons de l'encouragement de la part des cultivateurs, nous nous proposons de faire venir d'Europe les journaux qui traitent principalement de l'agriculture, ce qui nous mettra en état de les tenir au courant des progrès que fait cette science, la plus utile de toutes les sciences. Nous ne prétendons pas écrire nous-même sur ce sujet, notre jeune âge et le peu de notions agricoles que nous possédons ne nous permettent pas de prendre un tel engagement. Ce que nous offrirons à nos lecteurs seront des extraits des journaux et de différents ouvrages.

Nous recevons avec remerciement tous écrits, remarques ou extraits que l'on voudra bien nous envoyer.

Le prix de l'abonnement est 7s. 6d. par année outre les frais de poste qui sont de 5s. Le journal paraîtra comme ci-devant, deux fois par semaine.

Les personnes qui voudront se charger de l'agence dans les différentes paroisses, recevront le journal *GRATIS*.

Toutes les lettres doivent être envoyées franches de port.

HUSTON et BERTRAND,

Rue Notre-Dame, No. 16, Basse-Ville, Québec.

## AVIS.

UN INSTITUTEUR bien recommandé sous le double rapport de la capacité et de la moralité trouverait de l'encouragement à St. Valentin: celui qui saurait les deux langues française et anglaise serait préféré. S'adresser à M. Beauregard, curé de St. Valentin, *vis-à-vis* Isle-aux-Bois.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire ou Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPRON, libraires de cette ville.

<i>Prix des annonces</i> :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½ d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		30d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PTRE. DE L'EVÊCHÉ.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,